

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » » » 14 » » six mois.
» » » » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 90, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

13 février 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 11 février.

Chambre des Lords. — Lord Derby blâme le ministère de n'avoir pas communiqué la correspondance échangée entre le gouvernement anglais et le cabinet de Washington, au sujet de l'Alabama et des vaisseaux cuirassés qui ont été saisis, puis qu'il paraît résulter des documents soumis au Congrès que l'Angleterre a été obligée par la menace de faire des concessions qu'elle avait précédemment refusées. Lord Derby demande aussi communication des documents relatifs aux violences exercées par les croiseurs américains vis-à-vis des vaisseaux anglais. Il dit que le gouvernement américain a, dans une note envoyée à M. Adams, menacé de poursuivre, jusque dans les eaux britanniques, tout navire corsaire construit dans les chantiers anglais. M. Adams n'a pas communiqué cette pièce au comte Russell, mais elle a été soumise au Congrès et lord Derby croit nécessaire que l'affaire soit arrangée entre les deux gouvernements.

Le comte Russell refuse de déposer les documents relatifs à la saisie des vaisseaux cuirassés, avant la décision des officiers de la Couronne, mais il est prêt à communiquer les autres documents demandés. Le comte Russell reconnaît avec M. Adams, que si un grand nombre de vaisseaux ont été armés en Angleterre et envoyés pour soutenir les Confédérés, c'est là une violation de la proclamation de neutralité. Le gouvernement ne veut pas qu'aucun de ses actes serve à protéger de pareils procédés.

Vienne, 12 février.

La feuille officielle publie une lettre autographe de l'Empereur au feld-marechal-lieutenant de Gabienz. L'Empereur félicite les généraux, officiers et soldats du corps d'armée du Sleswig pour leurs faits d'armes et leurs succès. Il exprime ses regrets pour les braves qui ont succombé, et déclare qu'il convoquera, après la défaite de l'ennemi, une réunion du chapitre des chevaliers de l'ordre de Marie-Thérèse, pour que des propositions tendant à récompenser les faits d'armes les plus brillants, lui soient faites.

Vienne, 12 février.

La session du Reichsrath sera close solennellement lundi prochain. La dernière séance de la chambre des députés a lieu aujourd'hui, et celle de la chambre des Seigneurs demain.

Francfort, 11 février.

La Diète germanique s'est réunie aujourd'hui. Un rapport traitant la question de succession dans les Duchés, relativement au traité de Londres, a été présenté au nom de la majorité de la commission pour les affaires du Holstein.

Deux autres avis, émanant de la minorité, sont en présence : l'un, celui de l'Autriche et de la Prusse, et l'autre, basé sur des motifs différents, du Mecklembourg qui demande de réunir le rapport actuel avec le rapport qui doit être fait incessamment sur la question du droit de succession du duc d'Augustenbourg.

Le vote doit avoir lieu dans 14 jours. La déclaration austro-prussienne constate que l'occupation des villages holsteinois, situés au nord de l'Eider, est dans le droit incontestable de la Diète.

La ville libre de Lubeck annonce que les Danois ont saisi divers navires allemands.

L'affaire est renvoyée au comité.

Breslau, 11 février.

On lit dans la Gazette de Silésie : Des avis télégraphiques annoncent l'arrivée, à Breslau, sous peu de jours, de forts convois de troupes autrichiennes; huit trains express seront employés à les transporter. Ces troupes passeront la nuit dans notre ville. Les administrations des différentes lignes ont tenu aujourd'hui une conférence à Cosel. On évalue à 34,000 hommes le nombre des troupes qui doivent passer ici.

New-York, 30 janvier.

On croit que Longstreet assiège Knoxville. Un combat, livré près de cette place, c'est terminé à l'avantage des Confédérés.

Les Confédérés ont pris un grand nombre de nègres dans l'île n° 60 du Mississippi.

Les Fédéraux ont évacué Corinth et le fort Pillow.

Le bombardement de Charleston continue.

Une proposition a été faite au Congrès de Washington pour une taxe de 2 % à imposer aux transactions sur l'or.

Londres, 11 février 7 h. soir.

Chambre des Communes. M. Layard répondant à M. Verney, dit que le gouver-

nement anglais n'a nullement donné garantie à l'Autriche et à la Prusse que la Constitution de novembre serait rétablie, attendu que le Rigsgaad seul pourrait décider cette question.

Madrid, 12 février.

Cette nuit, à trois heures et demie, la reine d'Espagne est accouchée d'une fille. La reine et son enfant se portent bien.

Berlin, 12 février.

Un premier convoi de prisonniers danois est arrivé ici.

Un régiment de croates a mis à sac plusieurs maisons dans le Sleswig.

Les Austro-prussiens réunissent une grande quantité de bateaux pour tenter un débarquement dans l'île d'Alsén.

Hambourg, 11 février, soir.

De nouvelles troupes prussiennes arrivent ici. Elles se composent d'un régiment de hussards de la garde, de deux régiments d'infanterie et de plusieurs batteries d'artillerie.

Hambourg, 12 février.

La cavalerie danoise s'est retirée dans le Jutland.

Le duc d'Augustenbourg a été proclamé à Flensbourg.

L'embargo a été mis à Elsenaur sur quatre navires allemands.

Un brick prussien a été saisi par les Danois dans le Sund.

Danemark.

Absence complète encore aujourd'hui de nouvelles importantes du théâtre de la guerre. Tout ce qu'on sait, c'est que les Danois n'ont point quitté la terre ferme et que les troupes alliées attendent pour continuer leur marche vers l'extrême frontière du Schleswig des renforts regardés comme indispensables.

Pour le côté diplomatique, on dit que l'Autriche serait assez disposée à accepter un arbitrage de grands Etats; mais la Prusse qui n'a ni les mêmes intérêts que l'Autriche à l'Occident, ni les mêmes appréhensions au Sud, ne paraît pas jusqu'ici partager ces idées conciliantes.

On assure que le général de Meza a écrit au roi Christian qu'il allait quitter le Danemark pour se retirer en Angleterre.

Une correspondance de Flensbourg de la Gazette de la Croix, donne les détails suivants sur le combat d'Oversee : « L'armée Autrichienne s'avanceit sur la chaussée, tandis que les deux corps prussiens,

celui de l'aile droite commandé par le prince Frédéric-Charles, et celui de l'aile gauche sous le commandement du général Mülbe, avaient de si longs détours à faire par des chemins impraticables qu'ils ne pouvaient espérer atteindre les Danois. Les Autrichiens rejoignirent ces derniers près d'Oversee et Bilschau. Toute l'armée danoise était obligée de passer par Flensbourg, il s'était établi là une grande confusion et pour gagner le temps nécessaire pour opérer sa retraite, le général Danois avait laissé, à Bilschau, au nord d'Oversee, une arrière-garde composée de 8 bataillons avec de la cavalerie de la artillerie. Les braves troupes autrichiennes de la brigade Natz ne voulaient pas laisser échapper les Danois et les attaquèrent avec un courage admirable. Les Danois, de leur côté, pour lesquels il s'agissait de sauver toute leur armée, firent une résistance héroïque. Il fallut toute la bravoure des cinq bataillons de l'avant-garde autrichienne et des escadrons Windischgrätz pour rejeter les Danois dans Flensbourg où la lassitude universelle et la nuit mirent fin au combat. Ce fut un combat des plus acharnés. Sur plusieurs points, on se battit réellement corps à corps. Tous les officiers se sont conduits d'une manière admirable. Aussi cette victoire a-t-elle coûté de grands sacrifices. Parmi les blessés, on compte le prince Guillaume de Wuztemberg qui a eu deux doigts de pieds emportés.

Voici le texte exact de la Note identique de la Prusse et de l'Autriche envoyée au Foreign-Office :

Berlin, 31 janvier 1864.

Le gouvernement du roi, en basant sur les stipulations de 1851 et 1852 les droits que de concert avec l'Autriche il se dispose à faire valoir contre le Danemark, a reconnu par ce fait même le principe de l'intégrité de la monarchie danoise établie par la transaction de 1851 et 1852. Le gouvernement du roi en procédant à l'occupation du Schleswig n'a pas l'intention de se départir de ce principe. Si néanmoins à la suite de complications que pourrait amener la persistance du gouvernement danois dans le refus d'accomplir ses promesses de 1852, ou l'intervention armée d'autres puissances dans le conflit dano-allemand, le gouvernement du roi se voyait forcé à renoncer à des combinaisons qui n'offriraient plus un résultat proportionné aux sacrifices que les événements imposeraient aux puissances allemandes, les

arrangements définitifs ne sauraient être arrêtés sans le concours des puissances signataires du traité de Londres. Le gouvernement britannique trouverait alors le gouvernement du roi prêt à se mettre d'accord avec lui sur l'arrangement définitif de la question dano-allemande.

Le bilan de la Banque publié hier, donne, comparé à celui du mois dernier, les résultats suivants : L'encaisse métallique s'est élevée à Paris de quelques centaines de mille francs seulement, mais il s'est accru de 13 millions dans les succursales. Le total actuel est de 182 millions et demi. Le portefeuille qui était de 751 millions le mois dernier s'est abaissé à 703 millions. Toute cette diminution porte et au-delà sur la place de Paris puisque le chiffre afférent aux succursales s'est élevé de 323 millions à 325 millions. Le chapitre des avances est toujours en voie de diminution. Le chiffre des avances sur des effets publics a baissé à Paris de 25 à 22 millions et dans les succursales de 18 à 16 millions. Les avances sur actions et obligations de chemins de fer ont diminué dans des proportions analogues. L'ensemble des avances a diminué de près de 11 millions. Le total des avances est au-dessous de 406 millions.

La circulation des billets a diminué de 38 millions; elle n'est plus que de 775 millions. Le compte courant du Trésor créditeur s'est élevé de 49 à 57 millions. Les comptes particuliers ont baissé à Paris de 437 à 435 millions tandis qu'ils se sont élevés dans les succursales de 22 à 24 millions. Ce bilan ne répond pas tout à fait aux espérances du public financier ou l'on s'attendait, en général, à une reconstitution plus rapide de l'encaisse métallique; mais la réduction de l'escompte à Londres peut être considérée comme un indice qu'une crise financière n'est plus à redouter. La diminution du portefeuille et de la circulation des billets indique un ralentissement notable, mais qui n'a rien de bien imprévu à cette époque de l'année, dans les affaires commerciales.

Le Lloyd a reçu de Pologne les nouvelles suivantes :

Les détachements réunis de Zychlinski, Pogorzelski, Rucki, Jagmin et Wagner ont combattu, le 30 janvier, à Prochenki, district de Stedle, contre des forces russes considérables, sous les ordres du général Maninkine. Le combat s'est terminé à

FICHELTON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 14 FÉVRIER 1864.

— N° 2. —

BLEND A

CHAPITRE II.

(Suite).

« Si Dieu ne nous avait pas repris ton père, nous aurions, bien entendu, continué notre train de vie habituel; mais sa mort me fait un devoir de me préoccuper de notre avenir.

— Et à quoi as-tu pensé pour t'acquitter de ce devoir ?

— A bien des choses, petite, et j'ai fini par prendre une résolution.

— Laquelle ?

— Celle d'écrire à une amie de jeunesse, ma demi-sœur Régine-Sophie, à Stockholm. Veuve au bout d'un an de mariage, elle épousa en secondes noces un riche sénateur. — Songe un peu, mon enfant, sénateur dans la capitale, quelle belle

(*) Reproduction interdite.

position ! — Malgré cela, elle ne s'est jamais montrée fière à mon égard. — (Il est vrai de dire que son mari n'était pas gentilhomme comme mon Swen Goran.)

— Pendant bien des années, au contraire, elle m'a écrit de loin en loin; mais, dans ces derniers temps, elle a cessé tout à fait.

— Et c'est à elle que tu t'es adressée ?

— Oui, mon enfant, je me suis dit : si elle était morte, elle qui tient tant à l'étiquette et aux procédés, elle n'aurait pas manqué de me faire adresser une lettre de faire-part, à moi qui suis de son propre sang. A la mort de son second mari, nous en avons reçu une; quant au premier, Blucher, qui était capitaine d'un navire, il avait péri sur mer.

— Ah ! chère maman, ne nous arrêtons pas à ces choses-là. Tu écris donc à ma tante ?

— Oui, je lui fis part de notre détresse, en ajoutant que nous rendions humblement grâce au Créateur d'avoir pu payer toutes nos dettes. — Très-chère Sophie-Régine, disais-je ensuite, toi qui a toujours eu tant de sagacité, donne un bon conseil à deux pauvres femmes. Ma fille, dont la jolie figure n'est que le moindre des avantages, est laborieuse comme une fourmi, et moi-même j'ai, grâce à Dieu, la force de faire l'ouvrage de deux personnes. Nous gagnerons donc notre vie, pourvu que nous habitions un endroit où l'on trouve du travail et où il soit rétribué.

Si tu voulais, ma chère sœur, tu pourrais certainement nous être utile. — Je me gardai prudemment de lui dire que j'avais toujours rêvé que le bonheur et l'aisance nous attendaient dans la capitale, car je me souvins qu'elle m'avait reproché bien des fois ce qu'elle appelait mes folles illusions.

— Et la réponse ?

— Tiens, lis toi-même. — Blenda prit la lettre d'une main tremblante, et à la vue de cette écriture, droite et roide, et de ces deux mots si froids et placés en vedette : « Sœur Emérence ! » elle éprouva, malgré elle, une pénible oppression.

La lettre était ainsi conçue : « Regrettant la perte cruelle que tu viens de faire, je n'accroîtrai pas ta douleur en t'étendant sur ce sujet; car, dans mes chagrins, je n'ai jamais pu souffrir les vaines consolations. Parlons donc de l'autre affaire. »

« A la vérité, je suis moi-même dans une position très médiocre; néanmoins, je ne me soustrairai pas au devoir; qui m'incombe doublement en ma qualité de chrétienne et de parente, de te donner le conseil que tu réclames de moi.

« Je suis tentée de croire que partout on peut vivre de son travail aussi bien qu'à Stockholm; car la plupart de ceux qui sont arrivés ici la poche vide s'y trouvent beaucoup plus mal que dans l'endroit qu'ils ont quitté. Tout est fort cher à Stockholm, et l'on peut y vivre des années, ou plutôt y mourir de faim, sans trouver de l'ouvrage pour un rixdale par semaine; car il est indispensable d'être connu, et ce n'est pas, ma chère Emérence, le lot de chacun. »

— Tout cela n'est guère encourageant, dit Blenda, interrompant sa lecture et levant les yeux sur sa mère.

— Continue. — Et la jeune demoiselle continua :

« Nous ne sommes que demi-sœurs, et conséquemment j'aurais le droit de me soustraire à tous les embarras que, par malheur, on ne s'attire que trop souvent

en rendant des services. Néanmoins, si tu es fermement résolue à suivre mes conseils en tous points, je t'engagerais à venir ici avec ta fille.

« Je n'ai pas l'intention de te laisser sur le pavé; tu logeras dans ma maison de la Styrnansgata, dans le Ladugardsland (1); j'ai une mansarde très-gentille à ta disposition, et nous ferons en sorte que le travail ne manque pas, grâce à mes relations — sans en avoir beaucoup, j'en ai pourtant quelques-unes. »

« Si cela te convient, ma sœur, arrange-toi pour apporter au moins quelques barils de beurre, un jambon et quelques fromages. Vous vous les procurerez facilement là-bas, tandis qu'à Stockholm toutes les denrées alimentaires sont d'un prix très-élevé.

« Informez-moi du moment de votre départ et du vapeur que vous prendrez, pour que j'aille vous attendre au débarcadère.

« Grâce à Dieu toute ma famille est en bonne santé.

« En te priant de saluer de ma part la petite Blenda, je reste, ma chère Emérence,

« Ton affectionnée amie,

« Régine-Sophie THORMANN. »

« Ainsi un petit logement à Stockholm ! s'écria Blenda, en laissant tomber la lettre sur ses genoux.

— Ah ! je savais bien que cette nouvelle te rendrait la gaité; n'es-tu pas transportée de joie ?

— Non, pas le moins du monde.

— Comment ? tu n'es pas contente ?

— Cette lettre est si froide, si compass-

(1) Faubourg nord-est de Stockholm, où sont situées les casernes.

sée, sur un ton si protecteur !

— Chère enfant ! si tout était parfait dès le principe, on n'aurait plus rien à désirer ni à espérer.

— Tu as raison, mais...

— Commencons par ne pas être insatiables dans nos desirs. Ta tante est une femme très-bienveillante, aimée, sans aucun doute, de sentiments meilleurs que le ton dont elle les exprime. Et quand même elle aurait un peu d'orgueil, il ne faut pas trop nous en plaindre : elle est dans l'aisance, et nous avons besoin d'elle.

— Du reste, elle nous promet beaucoup d'ouvrage; nous ne lui serons donc pas à charge.

— En effet, mon enfant; nous aussi, nous pouvons avoir notre petite fierté. Et puis, que de jouissances après le travail ! L'hiver, nous ferons des économies pour aller au spectacle de temps en temps, une fois par mois. Songe donc, petite, au Grand-Opéra de Stockholm !... Il me semble déjà te voir, jolie comme un ange sous un coquet petit chapeau de soie et attirant tous les regards... Tu sais combien de fois nous avons vu dans nos livres des femmes qui contraignaient des admirateurs au théâtre.

— O mère !

— Et puis, que de belles choses nous y verrons ! une salle comble... la cour tout entière... et, sur la scène, des chevaliers, des dames, des chevaux, des voitures, l'océan, les vagues, des embarcations, et le clair de la lune, et l'orage, et des volcans; en un mot toutes les merveilles possibles.

Blenda écoutait avidement les paroles de sa mère, et sa physionomie reflétait tour à tour le ravissement et la sur-